

## ***Les bombardements du 18 juin***

Ce matin-là, du Roannais au Velay, qui ne lit dans les quotidiens régionaux le message du maréchal Pétain, nouveau chef du gouvernement, ce message que beaucoup, avides de nouvelles, ont entendu la veille à la radio ? Chaque journal le présente par un titre sur huit colonnes (à la une) :

***Le maréchal Pétain demande à l'Allemagne les conditions d'un armistice conclu dans l'honneur (la Tribune républicaine).***

***Le maréchal Pétain a demandé au Reich de rechercher les moyens d'arrêter les hostilités (le Mémorial de la Loire).***

***Le maréchal Pétain propose à Hitler un armistice entre soldats (la Loire républicaine).***

Suit le message dans son intégralité, et encadré. Les phrases fortes :

- *A l'appel de Monsieur le Président de la République, j'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France.*

- *Je fais à la France le don de ma personne.*

- *C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat..*

- *Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire...*

- *Que les Français se groupent autour du gouvernement que je préside...*

Ce cabinet Pétain, qui compte quatre officiers généraux, est présenté bien entendu.

On peut remarquer, dans *La Tribune*, deux blancs (suppression d'articles par la censure commentaire politique ou sur la situation militaire ?)

Le message historique va accentuer le désarroi dans une armée déjà en pleine débâcle, des paroles malheureuses auxquelles répliquera le lendemain De Gaulle.

Ce 18 juin, un mardi, toutes les routes du sud du département sont celles de l'exode : par milliers, dizaines de milliers, fuient vers l'Auvergne, le Velay, petits groupes de militaires de toutes armes, civils de tous âges, abandonnant la Bourgogne, le Jura, la Bresse, et, les jeunes surtout, les régions lyonnaise et roannaise.

Tous mêlés en un flot ininterrompu...

Les communiqués du G. Q. G., le Grand quartier général, sont brefs, ne se veulent plus rassurants comme l'exige la tradition :

Communiqué n° 576 du 17 juin au soir : *L'ennemi a progressé au-delà d'Autun. Il est entré dans Dijon.*

Et vingt-quatre heures plus tard : *L'ennemi avance en Bretagne, en Normandie, vers Nevers et vers le Jura.*

Endiguer la fuite des populations, des jeunes gens surtout, dont une rumeur persistante, et qui s'enfle, dit que les Allemands les capturent... ou les fusillent ?

La presse ligérienne publiera les instructions préfectorales le lendemain : *Toutes les évacuations de services publics et populations civiles sont interdites.* Cet ordre sera confirmé par un appel commun du préfet, du général commandant la subdivision, des sénateurs et députés de la Loire, du maire de Saint-Etienne, de l'évêque, des élus et maires du département, appel conclu par *Exécutez la volonté du glorieux maréchal Pétain*

Est-il opportun ? Lisons Maurice Jean<sup>1</sup> :

*Le 18 juin (enfin d'après-midi), les écoles avaient congé depuis le 14 je me retrouvais dans le quartier du Mas (Firminy, route nationale 88), à regarder passer un invraisemblable défilé, le défilé de la débâcle : voitures civiles, matelas sur le toit, autos militaires remplies d'officiers de l'armée en déroute, camions bourrés de soldats défraîchis aux visages hébétés, chenillettes conduites par des troupiers sénégalais.*

A l'école normale de Montbrison, le directeur Monsieur Raffichard, grand mutilé de guerre, qui a dû, un mois auparavant, quitter précipitamment son établissement de Châlons-sur-Marne, a ordonné, la veille au soir, aux élèves-maîtres, de se disperser ; si ceux qui sont originaires de la région stéphanoise peuvent regagner leur foyer, Creusotins, Charlieudins, Roannais, voire Montbrisonnais, refusant de se jeter dans la gueule du loup, enfourchent leurs vélos et pédaleront, les uns jusqu'à l'école normale d'Aurillac<sup>2</sup> les autres jusqu'à Pont-de-Salars - près de Rodez - où les gendarmes les morigènent et... confisquent leurs bicyclettes !<sup>3</sup>

L'exode pour beaucoup... la relative tranquillité pour d'autres, à Montbrison par exemple, où *les gens échangent leurs impressions, ont confiance en Dieu et participent très nombreux aux prières qui sont dites chaque jour pour la France et ses soldats. Confiance et courage toujours !*<sup>4</sup> Et pourtant, c'est à Montbrison que la Guerre, la vraie - exit la "drôle de guerre !" - se manifeste brutalement ; sans alerte, vers 17 heures, après avoir survolé à basse altitude des ambulances militaires sur la route de Feurs, plusieurs avions mitraillent brièvement le quartier du Calvaire<sup>5</sup>. Pas de victimes, légers dégâts, mais suivant déjà la route de Saint-Etienne, un appareil lâche quelques bombes de petit calibre sur le hameau de Gouteland, puis toute la formation bombarde, à la bifurcation, à Bonson, des voies ferrées de Montbrison et de Saint-Bonnet-le-Château, les vastes bâtiments de la boulangerie militaire<sup>6</sup>. Des soldats s'enfuient dans les champs, ils sont mitraillés impitoyablement, comme plusieurs civils à la gare des voyageurs. On relèvera trente-sept victimes.

De là, ces avions piquent plein sud : leur objectif sera les Aciéries de Firminy, leurs grands ateliers dont toutes les fabrications vont à l'armement. L'irruption de ces appareils, identifiés alors comme italiens<sup>7</sup> est une surprise totale, tragique. Aucune, alerte dans la région, et les deux postes de D. C. A. (une batterie sur la hauteur de Troussieux, un poste de mitrailleuses à Raboin) servis par des réservistes sous le commandement du capitaine stéphanois Humbert, ne pourront ouvrir le feu qu'au moment où les assaillants seront hors de portée. Volant, assez bas, ils ont lâché des chapelets de bombes de petit calibre sur l'usine, causant des dommages aux laminoirs, à la fonderie, à la centrale électrique, et aux environs : à la gare, au marché aux bestiaux, aux maisons de la longue rue Verdié, prise en enfilade jusqu'à la grande artère (R. N. 88) où défilent en nombre militaires et civils. Ce bombardement est accompagné de mitraillages qui font à l'usine et dans la ville de nombreuses victimes.

Des témoins n'ont pas oublié

L'auteur : consterné, il regarde, échangeant ses impressions avec Madame C., mère de son ami le flot processionnaire qui roule vers la Haute-Loire proche. Soudain, l'éclatement des bombes, les avions bien visibles dans le ciel, qui viennent droit sur nous. Panique ! Cris ! En quelques enjambées, il traverse la rue, se jette au pied d'une façade, nez sur le trottoir. Éclatements... Silence... Il se relève prudemment ; la rue est vide de gens, véhicules provisoirement abandonnés... Bientôt passent deux ambulances des aciéries roulant vers l'hôpital...

---

<sup>1</sup> Maurice Jean, *Les Montagnes du Soir*, Montbrison, 1987.

<sup>2</sup> Témoignage de R. Sylvestre, lettre à l'auteur.

<sup>3</sup> Témoignage direct de R. Richard.

<sup>4</sup> Le *Mémorial de la Loire*, 19 juin 1940.

<sup>5</sup> Témoignage direct de Cronel.

<sup>6</sup> Station-magasin d'Ambronay, repliée à Bonson.

<sup>7</sup> Mussolini a déclaré la guerre à la France le 10 juin.

Maurice Jean :

*Notre dernière parcelle de tranquillité vola en éclats avec l'explosion des obus de D. C. A. et des bombes tombées du ciel. Les véhicules abandonnés, la rue vidée en débandade, la panique. Nous fûmes une dizaine, qui n'en menions pas large, à nous réfugier dans l'escalier intérieur de la première maison de la rue des Prairies. Cette fois, la guerre était bien là. Finie la comédie*

D'après Albert Boissier<sup>8</sup>, un convoi militaire en retraite l'a échappé belle :

*Le 18 juin, je sortis vers 17 heures 10 de mon bureau (aux aciéries Holtzer d'Unieux) pour aller faire une course en face de l'usine. Je vis venir se dirigeant vers Firminy un groupe de camions de l'armée couverts d'une bâche verte et camouflés avec des branchages. Les camions, au nombre d'une quarantaine, étaient pleins de soldats. Sur le marchepied de chaque camion se tenait, arme à la bretelle, un sous-officier qui, muni d'un sifflet, faisait signe de la main, de retourner en arrière, aux passants et aux nombreuses autos qui se dirigeaient vers le Pertuiset. Personne ne semblait comprendre ce que signifiait cette fuite à toute vitesse et ces signaux<sup>9</sup>. Au nord-ouest, nous vîmes quatre avions qui venaient de passer au-dessus de l'usine Holtzer et de Fraisses. Les avions rejoignirent au-dessus du Pertuiset, vers la route de Chambles, quatre autres avions qui poursuivaient le convoi de soldats que j'avais vu fuir sur la route et qui venait de Saint-Rambert-sur-Loire.*

*Sans aucun signal d'alerte éclata un coup de canon de la D. C. A. de Troussieux. Les avions qui maintenant arrivaient sur Firminy ouvrirent le feu des mitrailleuses ; les uns lancèrent des bombes sur les usines de Firminy et sur la place Lachaux, d'autres semblaient viser les voies de triage près du château Dorian.*

*Je me mis à courir vers l'usine... On ne voyait que des gens qui couraient et qui pleuraient.. Je sortis de l'usine vers 18 heures 30 ; les cars ne marchaient plus, des autos emportant des fuyards gagnaient à toute vitesse la campagne... Des jeunes gens portant un brancard parcouraient les rues cherchant les blessés...<sup>10</sup>*

Le tragique bilan de ce bombardement ne fut jamais vraiment établi : à l'issue du bombardement, on relèvera dix-huit morts et une soixantaine de blessés. Le maire Albert Allaud, dans la délibération du 7 août 1940, parlera de *trente morts et cent vingt-trois blessés, tous civils, sauf deux militaires du 13<sup>e</sup> R. L. R. (dont un sous-officier) tués dans une (des rares) tranchée sur la place du Champ-de-Mars. Bien des victimes décédèrent plus tard des suites de leurs blessures - dix des blessés les plus atteints avaient été transportés à l'hôpital Bellevue à Saint-Etienne<sup>11</sup>*. Albert Boissier, qui était correspondant de presse, écrira : *60 morts et plus de 200 blessés*.

Cette formation aérienne se dirigea sur Monistrol-sur-Loire :

*Vers 17 heures 30, trois bombardiers ennemis ont lancé cinq bombes sur une ferme au Flachât, tuant du bétail, deux bombes au centre ville, détruisant une maison, et huit bombes aux abords du pont du Monteil (route du Puy) où trois personnes furent tuées, quinze blessées dont sept grièvement, transportées à l'hôpital du Puy. Puis le groupe d'avions a survolé Yssingeaux<sup>12</sup>.*

Comme l'écrit M. Jean, la guerre était bien là ! Mais ce n'est que plusieurs jours plus tard que des informations sur ce terrible raid aérien, filtrées et retardées par la censure, furent connues dans la région<sup>13</sup>.

**Albert Cellier**

<sup>8</sup> Albert Boissier, *Éphémérides appelouses, journal*, archives départementales de la Loire.

<sup>9</sup> Un soldat stéphanois, Roche, écrira le 26 juin au maire de Saint-Etienne : *Je m'adresse à vous, Monsieur le Maire, ne sachant plus que devenir. Le 18 juin, j'étais affecté dans la 24<sup>e</sup> du 131<sup>e</sup> R.I.R.. Nous montions au Puy... Avec mes camarades nous partions jusqu'à Aurec, mais sans argent et sans ravitaillement...* Le convoi militaire dont parle Boissier transportait-il des hommes de ce 131<sup>e</sup> R.I.R ? (archives municipales de Saint-Etienne, 5 H 30).

<sup>10</sup> Albert Boissier, *op. cit.*

<sup>11</sup> *Bulletin de la Société d'histoire de Firminy*, 1992.

<sup>12</sup> *Journal de Montbrison*, numéros du 13 juillet 1940 et du 22 juin.

<sup>13</sup> *La Loire républicaine* – journal du soir – le 21 juin (en dernière heure, *Le Mémorial* du 21 juin).